

## L'EFFACEMENT

Frédéric Jésus

*« C'est faux de dire : je pense : on devrait dire : On me pense. »*

*Arthur Rimbaud,*

*Correspondance, à Georges Izambard, 13 mai 1871*

*« J'écris parce que je ne peux supporter la réalité qu'en la modifiant. (...) J'écris parce que j'ai peur d'être oublié. »*

*Orhan Pamuk, La valise de mon papa*

*(Conférence du Nobel – 7 décembre 2006)*

De là où j'étais, dans un recoin de ce studio gagné par la pénombre du soir qui venait, j'ai surpris un péttillement furtif derrière les lunettes de celui que les deux policiers en uniforme postés à ses côtés avaient appelé « inspecteur Delmas ».

Peu auparavant, les trois hommes avaient pénétré dans la pièce, guidés par la directrice de l'établissement qui s'était obséquieusement effacée sur le seuil pour leur laisser le passage. Ils avaient enfilé leurs gants de latex et s'étaient dirigés vers le lit pour y constater la présence de mon père, et surtout son décès. Première prise de notes. Après quoi l'inspecteur était allé examiner la lourde porte-fenêtre. Après avoir écarté le rideau de tulle blanc, il avait brièvement considéré, juste derrière la vitre, la courte allée goudronnée, bordée de massifs d'hortensias en fleur, qui menait au proche parking. Mais c'est à la serrure et à la clé qu'il s'était surtout intéressé.

- « En effet », commenta-t-il. « Fermée de l'intérieur ».
- « Je vous l'avais bien dit », confirma la directrice en tripotant son chignon.

Deuxième prise de notes, extraction de la clé et dépôt d'icelle dans un sac plastique tendu par un des policiers. Comme dans les films. Demi-tour de l'inspecteur et nouvelle attention accordée à l'allée, sur un mode semi-contemplatif cette fois-ci, avec une possible voix *off* se livrant, pour la forme, à diverses considérations sur la floraison précoce des hortensias, en ce début juin, ou sur l'harmonie du mauve et du blanc, que sais-je encore ? Mon père aimait faire venir des fleurs en son jardin, presque autant qu'il aimait inventorier les autos sur les parkings. Mais qui s'en souciait à ce stade de l'enquête ? Qui s'en souciera jamais ? Ainsi méditais-je, un tantinet mélancolique, lorsque l'inspecteur fit volte-face. Il tourna de nouveau le dos à la porte-fenêtre et aux nuages gris d'acier qui s'amassaient derrière elle et accentuaient de la sorte les reflets venus de l'intérieur. Je veux dire : les reflets des trois policiers et de la directrice, mais pas le mien. Passons. C'est donc à cet instant précis que, malgré le contre-jour ou peut-être grâce à lui, je remarquai l'éclat soudain, presque indécent, qui illumina son regard. Cela ne dura que quelques minuscules secondes, mais suffisantes pour en déduire qu'on avait ici à faire bien moins à un cœur émotif qu'à un cerveau en alerte. La suite allait le confirmer.

- « Je suppose qu'on trouvera vos empreintes sur cette clé », maugréa-t-il dans un vague plagiat du commissaire Maigret.
- « Il fallait bien que je vérifie... », s'excusa la directrice.
- « Vérifier quoi ? », enchaîna-t-il d'un ton qui se voulut aussitôt glacial, professionnel.
- « Eh bien, comprenez-moi. Les choses ne se passaient pas comme prévu avec cette famille. Vraiment pas. Le corps du mari ici, déjà, au lieu de celui de la femme. Et puis celle-ci qui s'évapore, et le fils aussi – le fils ni prévu ni annoncé, d'ailleurs : nul dans mon équipe ne les a revus dans le couloir, ni ailleurs dans l'établissement, ni franchir le hall d'accueil et sortir par la porte principale. Cela peut aussi se vérifier. Quant à cette porte fenêtre, la seule issue... »
- « Oui, fermée de l'intérieur, on se répète, chère Madame ! ».

A l'évidence, l'inspecteur Delmas surjouait la bougonnerie. Mais moi, dans mon coin, d'autant plus silencieux que mon absence à leurs yeux semblait désormais être un fait acquis, j'avais compris. Delmas tenait là son « *Mystère de la chambre jaune* », ou à peu près – ici les murs étaient gris perle, avec un liseré fuchsia au ras du plafond –, ou encore sa « *Bande mouchetée* », autrement dit : un événement en soi dans sa morne carrière policière, une occasion de se distinguer, de briller peut-être. Il s'efforçait juste de camoufler l'excitation qui en résultait.

- « A quoi sert cette issue ? », reprit-il en désignant la porte-fenêtre.
- « Avant tout à introduire et sortir les cercueils. Aux beaux jours, nos clients souhaitent aussi, parfois, faire quelques derniers pas dehors. Tous nos studios en sont pourvus. »
- « Je vous remercie. Vous pouvez nous laisser, maintenant. Nous allons procéder aux investigations d'usage. Veuillez rester à notre disposition, ce soir, ainsi que tous les membres de votre équipe, et ceci jusqu'à avis contraire. Nous aurons besoin, tout à l'heure, de relever vos témoignages. Vos alibis peut-être », compléta-t-il avec, sous ses lunettes, un demi-sourire qui se voulait plus narquois que menaçant. « Lhuillier, allez téléphoner depuis le standard de l'entrée, dénicher le médecin légiste et le photographe et faites les venir sans délai. »
- « Mais, inspecteur, nous avons ici notre propre médecin ! »
- « Je n'en doute pas, chère Madame, et nous l'interrogerons peut-être aussi. Mais voyez-vous, nous sommes probablement ici sur une scène de crime – ah oui, il est bien temps de frissonner ! – et je préfère me fier à mon médecin-maison. Allez, Lhuillier, faites ce que je vous ai dit ! »

A peine la directrice, offusquée, chavirée, et le policier, placide et discipliné, furent-ils sortis que Delmas et l'autre policier se lancèrent, sous mes yeux, dans l'examen minutieux du studio. Il n'y avait pas grand-chose à examiner, mais l'inspecteur marmonnait au fur et à mesure ce qu'il devait en être de ses premières hypothèses et prenait fébrilement de nouvelles notes, sans égard pour le corps pathétique de mon père dont le visage figé par la mort commençait à jaunir sur l'oreiller. Et, je l'ai dit, sans jamais s'aviser de ma présence. J'étais manifestement invisible à leurs yeux, ce qui confirmait ce que je savais déjà.

\* \* \*

A cette évocation de mon père considéré par la police comme un élément du décor parmi d'autres, et pour la première fois depuis les quatorze heures, selon ma montre, auxquelles remonte son décès, les larmes me viennent enfin aux yeux. L'aube s'annonce pure et prospère derrière la fenêtre aux

carreaux crasseux ou absents de cette forge abandonnée, une quasi ruine, où je me suis réfugié pour la nuit. J'ai fini de brûler les quelques rondins trouvés dans les parages et je jette maintenant des fagots de branchages secs sur le feu que j'ai allumé dans l'ancien foyer. Pour me tenir chaud, mais également pour donner de la lumière aux notes éparses et, vu mon état mental, inévitablement confuses que moi aussi, mais sans trop savoir pourquoi ni pour qui, je jette sur un vieux carnet. Depuis l'adolescence, je ne sors jamais sans un carnet au fond de l'une ou l'autre de mes poches.

Le plus clair de ce que je peux me remémorer, c'est notre arrivée dans l'établissement, baptisé *L'Albatros*, on se demande bien pourquoi. Il est quatorze heures en ce beau dix juin ensoleillé. Nous sommes ponctuels, vieille habitude familiale, et dument reçus comme tels à la borne d'accueil marbrée qui, entre un ficus et un bouquet d'arums, occupe le centre du hall d'entrée. Boiseries claires, musique douce (Telemann, je crois), hôtesse discrètement maquillée et parfumée (senteur d'œillet, je crois).

- « Madame Claudine Lapassade, n'est-ce-pas ? Nous vous attendions. Bienvenue, madame. Qui vous accompagne ? Monsieur Joseph Lapassade ? Oui, vous étiez aussi annoncé. Et qui est l'autre monsieur ? »
- « Grégoire. C'est notre fils. », répond ma mère.
- « Ce n'était pas prévu. »
- « Oui, mais c'est ainsi. Il est là, maintenant. » Mon père confirme.
- « Bien sûr, bien sûr, ce n'est pas un problème si c'est votre volonté. Alors voici votre clé. Et... » – l'hôtesse regarde au-dessus de nos épaules – « voici vos flacons. »

Celle qui se présente comme la directrice – « Bonjour, je suis madame Poinsard, la directrice de l'établissement. » – surgit en effet derrière nous. Nous nous retournons. Elle serre la main à chacun, ou plutôt elle la prend entre les deux siennes – d'emblée, je la sens très professionnelle – puis elle tend les flacons, au nombre de deux aussi, à ma mère. Elle ressemble en fait à ce que ma pauvre imagination avait anticipé : grandie par ses talons hauts, amincie par son tailleur trois pièces de serge turquoise pâle, foulard de soie assorti, le chignon impeccable, le maquillage sobre mais efficace, le regard filtré par de modestes lunettes cerclées d'or. Bref : la directrice, la femme aux flacons.

- « Nous nous sommes déjà tout dit, je crois », murmure-t-elle à ma mère en nous regardant de biais, mon père et moi, au cas où nous ne serions pas au courant. « Et j'ai bien reçu la lettre signée par laquelle vous confirmez vos intentions. Vos motivations sont parfois compliquées à comprendre mais pour moi, et d'un point de vue légal, l'essentiel y est. Tout est donc clair et votre dossier est complet. Nous ne vous importunerons plus avec tous ces papiers. Alors si vous voulez bien me suivre... »

Nous voici partis tous les trois, glissant derrière elle en direction d'un couloir large et clair, tapissé de gris, moquetté de tendre lilas – respectant une sorte de charte chromatique de l'établissement annonciatrice, me dis-je rétrospectivement en pensant au studio, de celle des pompes funèbres ; quelle délicatesse ! Mais le temps est venu, maintenant que nous nous engageons dans cet élégant couloir de la mort, de faire les présentations.

En tête, ou plutôt derrière madame Poinsard, marche Claudine, ma mère. Bien que sanglée pour sa part dans un ensemble de couleur sable formé d'une veste à gros boutons et d'un pantalon en fin coton, elle ressemble étonnamment à la directrice, avec trente ans en plus, le maquillage et les lunettes en moins (elle a opté depuis longtemps pour le seul fond de teint et pour les lentilles de contact). Composée par tous les traits d'un visage moins ridé que prévu, une expression d'alerte calme et permanente, à nulle autre pareille, imprègne sa physionomie et marque l'attention. Ma mère a acquis en toutes circonstances, celle-ci comprise, l'élégance de dissimuler dans la mesure du possible le boitillement que lui dicte une hanche rongée de longue date par une douloureuse arthrose. C'est une femme courageuse, mais qui se croit et se veut plus courageuse encore. Je vois – mieux, je sais – qu'elle apprécie le bel ordonnancement de ce qui l'entoure ici. Tout lui convient depuis que nous avons pénétré en ces lieux où elle nous a conduits : l'ordre, le luxe, le calme y règnent. Qui plus est, et comme il se doit chez elle, la volupté ne figure pas sur cette invitation au dernier voyage. Oui, cela lui convient, car c'est l'ordre et, plus encore, la propreté qui sont de très longue date ses valeurs suprêmes. Tout à l'heure, à l'accueil, je l'ai vue vérifier du bout de l'index l'absence de poussière sur les feuilles du ficus : ultime satisfaction. Une existence en grande partie consacrée, au risque de l'épuisement, à traquer le sale, c'est mieux qu'un programme, c'est une lame de fond, une question d'honneur. Mais la ligne de vie s'entrelace d'une ligne de mort dès qu'on commence à se sentir sale soi-même, à se prendre pour un déchet, à vouloir s'éliminer dans les règles. Ainsi a-t-elle tout minutieusement organisé, sans rien négliger, avec l'aide complaisante de ces quelques médecins que, comme à son habitude, elle vénère et méprise tout à la fois et auxquels elle finit toujours par dicter leurs ordonnances. J'admire depuis toujours son cran et sa détermination. C'est à peine si je m'agace, une dernière fois, qu'elle tienne tant à les donner à voir. Elle avance, drapée de dignité ; elle semble vraiment en grande forme.

Que dire de plus, depuis ce couloir ? Nous sommes là, son mari et son fils aîné, préposés à l'accompagnement suprême – elle a préféré épargner ma sœur, sa cadette – , à trotter lentement derrière elle. Je crois savoir qu'elle a un vieux compte à régler avec les hommes, un contentieux plus térébrant que l'arthrose et plus ancien aussi ; mais je sais aussi que j'ignore lequel. Que je l'ignorerai sans cesse. A défaut de mieux, je suppose autant qu'il m'est permis, mais surtout je subis. Je subis, les yeux clos, le scénario dévolu au fils. Quant à son père – car c'est de lui, au fond, je crois bien qu'il s'agit – , elle lui dispute encore le droit de lui avoir donné la vie. Si bien qu'aucun homme n'est admis selon elle à arbitrer entre les façons de donner la mort. Dans le même ordre d'idées, je n'exclus pas, sans en avoir jamais parlé avec elle, qu'elle soit secrètement favorable à la procréation médicalement assistée pour les femmes seules : l'accoucheur de ses enfants, bien que doublement entaché d'être de sexe masculin et d'obéissance communiste, est resté vivace dans ses fantasmes. Ecartelée sans trêve entre le réel redouté du corps et l'imaginaire de l'ordre absolu, elle n'a cessé de vouloir remettre chaque chose à sa place et d'intimer le silence aux organes. Son père, ancien poilu de la guerre de 14-18, ne lui a jamais vraiment dit ce qu'il avait vu et éprouvé du côté de la mort. Aussi n'a-t-elle jamais pensé qu'il avait voulu l'en préserver. Trop tard, mille fois trop tard, me dis-je dans le couloir.

A moins que... ajouterais-je maintenant dans la forge, en réactivant mon feu.

Mais il me faut reprendre les présentations. Voici que s'avance Joseph. Joseph Lapassade. Il a glissé son bras sous celui de sa femme. Je marche derrière eux. Il semble moins pimpant qu'elle. De taille

moyenne, et bien que jadis trapu, il loge un corps qui désormais flotte un peu dans un costume brun à fines rayures blanches sans doute choisi par elle, de même que l'a été la cravate en jersey. Lui, les vêtements ne l'intéressent pas, sauf ceux des autres et la critique des apparences que certains relâchements appellent à ses yeux. Tout à l'heure, dans le hall, j'ai été frappé de découvrir, sous le casque de ses épais cheveux gris et la barre de ses grosses lunettes à monture d'écaille, un teint presque cireux, des joues impeccablement rasées mais un peu creusées. Le front était plus plissé que d'habitude, moins sévère que soucieux. Joseph, mon père, c'est l'irréprochable, le faiseur, le matérialiste revendiqué. Aucun travail ne le rebute, tant que chacun peut en voir et en apprécier le résultat. Le plaisir d'autrui, méthodiquement orienté, peut suffire à nourrir le sien. Dans ces conditions et ces limites, il se présente et même se revendique comme un homme de bon sens, sens unique bien entendu, et facile à côtoyer. Dès lors, pas question avec lui de s'aventurer à creuser les concepts, à envisager d'autres voies que la sienne : il s'en tient aux dictionnaires et sait qu'il se conduit comme il se doit.

Longtemps habillé en fille pendant sa petite enfance – motif invoqué devant les vieilles photos par Claudine et par lui : « ça se faisait à l'époque » – , il n'en est pas moins devenu un époux solide, certes volontiers infantilisé dans l'espace domestique, mais s'éclatant dans ses constructions extérieures, transpirant d'abondance devant les plans minutieux qu'il en dresse. Joseph, un homme structuré pour l'action comme son saint patron le charpentier. Pour le reste : père le plus souvent oublieux de sa paternité dès lors que ses enfants sont bien chaussés et marchent droit ; et salarié docile, éternel sous-chef, apprécié par tous (et par sa femme) pour sa capacité à transformer la matière qu'on lui tend en un produit fini. Matérialiste, ai-je dit. Il accepte sans barguigner de calmer de la sorte les angoisses des décideurs. Mais, pour le reste aussi : farouchement enclin à refuser de comprendre et de tolérer le facteur humain dans ce qu'il entreprend, à l'évacuer à grands cris en proclamant son incompetence, puis à s'efforcer d'en interdire l'expression et même d'en subir l'hypothèse. Le facteur humain est la flammèche inopinément jaillie du cubilot de métal en fusion et qui peut brûler la blouse et la peau de celui qui la reçoit au passage. Autant d'obstacles au processus de fabrication, et il déteste cela. L'exécution doit primer sur les questions. Et l'objectif sur les moyens d'y parvenir. Tout imprévu est un intrus.

C'est dire si l'homme qui marche derrière ce père-là – lequel marche aux côtés de cette mère-là – , si moi-même, donc, Grégoire, a longtemps éprouvé quelques difficultés à faire valoir la possibilité et plus encore le bien-fondé des zigzags. Aux sarcasmes de Claudine succédaient les postillons de colère de Joseph chaque fois que j'entreprenais quelque chose d'autre, ou autrement, que ce que leur conception de la raison me dictait. Un mur briqueté de cette « raison »-là se dressait devant le moindre de mes rêves d'errance, et il en fut sans doute de même avec ma sœur. Les choses se passaient en général ainsi : sur tout sujet, Claudine avait raison, puis Joseph lui donnait raison. Où l'inverse. Dans tous les cas, le point de vue conjugal qui en résultait était d'autant plus indiscutable, d'autant plus infranchissable, qu'il se parait de son affiliation au principe du bon sens universel. L'image que j'avais de mes parents s'effaçait en permanence devant leurs fonctions envahissantes de chargés de mission de l'ordre établi. Evidemment, je m'en suis bientôt lassé.

Mais pour l'heure, engoncé derrière eux dans ce couloir, je ne m'étonne pas que Joseph ait cédé, comme toujours, à l'ultime excès de rationalité froide de sa tendre et fidèle épouse. Il lui donne le bras sur le chemin de la mort programmée, mais on voit bien que c'est elle qui le conduit. Comme

toujours aussi, je les vois faire bloc. Ce que pense et fait chacun d'entre eux, l'autre doit aussi le penser et le faire. Dans leur monde, il n'y a jamais d'alternative, jamais de contradiction. Mais l'allégeance de Joseph le faiseur, de Joseph le taiseux, finit toujours par m'émouvoir un peu. Je finis par comprendre la « honte » que mon refus progressif de marcher dans ses pas lui a occasionnée auprès de ses collègues et, surtout, de ses chefs. Et aujourd'hui, je suis là sans même savoir qui a conservé une once de « raison » en cette situation extrême.

Je suis donc là, et je ferme la marche. Moi, Grégoire, la progéniture malfamée de ces deux-là, le quidam nourri à d'autres sources de volupté, immunisé depuis l'adolescence contre les tentations de la norme et de l'efficacité. Je me suis rêvé et me rêve encore poète quand je ne suis d'abord que citoyen. Je traverse le monde et j'habite ma vie en marginal intégré, hyper-lucide et à peu près impuissant. Père de famille à mon tour, mais sans crainte ni remords, et même joyeux devant l'aléatoire des sentiments conjugaux et filiaux. Je vais mon chemin sans plus jamais rendre de compte, je prends mes décisions sans écouter d'autres avis que ceux que je sollicite. Les buts visionnaires que je me fixe, d'autres que moi les atteignent le plus souvent à ma place ou sans moi, et je m'en satisfais autant que je m'en fiche. J'ai monté pas mal de podiums sur lesquels, au final, je ne figurais pas. Le fait est que je ne rechigne pas à célébrer les réussites d'autrui, mais sans me sentir en échec pour autant. Ni même trahi. L'effacement me sied bien, à condition toutefois que je tienne la gomme.

Voici enfin que madame Poincard s'arrête devant une porte, l'ouvre et invite mes parents à prendre possession du studio mis à leur disposition. Elle leur indique la cafetière électrique, les tasses et le sucre, les coupes à champagne si tel est leur souhait, etc. Elle n'a pas un mot pour moi, elle parle et agit comme si je n'étais pas là. De même, en expliquant le contenu des deux flacons – l'un contient quinze grammes de natrium pentobarbital, très amer au goût, ce pourquoi l'autre contient un anti-vomitif –, la directrice ne s'adresse pas à moi. Ainsi soit-il ! Quant à moi, je guette avec impatience le moment où elle va se décider à s'éclipser, franchir le seuil dans l'autre sens et nous laisser seuls. Dans cette attente je suis là, immobile, comme statufié, la main sur la poignée de la porte, prêt à la refermer derrière elle. J'ai déjà vérifié, d'un regard circulaire, qu'aucune vidéo-caméra ne pointait ici, discrètement, sournoisement, du plafond. Sait-on jamais jusqu'où, à *L'Albatros*, on pourrait pousser le professionnalisme ? Ou la prudence judiciaire ? Mais non, pudeur ultime oblige, on ne mate pas la mort d'autrui ! C'est la moindre des choses.

Je sors de la forge un instant. L'aube parle encore froid, et je me dirige vers cette toute proche coulée de roche nue que j'ai repérée en arrivant. Elle suinte tout du long et goutte à sa base par un éperon pointu sous lequel j'ai placé une sorte de gobelet cabossé découvert sur le rebord de la fenêtre aux carreaux à moitié crevés de la bâtisse. Le gobelet est maintenant presque plein et son eau bien fraîche me désaltère, pure merveille. Je regagne très vite mon coin de feu et mon petit carnet. J'y note : « pas de vidéo dans le studio ».

\* \* \*

Ah, ces petites caméras haut-perchées ! Delmas les avait sans doute remarquées – comme je l'avais fait avant lui –, disposées l'air de rien, deux dans le hall d'accueil et une troisième à l'extrémité du couloir. Et il semblait en attendre beaucoup lorsqu'il quitta le studio en annonçant son intention,

pour continuer son enquête, d'examiner les parties communes, d'interroger le personnel et, donc, de visionner en accéléré les enregistrements vidéo de l'après-midi.

Ce faisant, dès qu'il s'éclipsa avec l'autre policier (Lhuillier, parti téléphoner, n'était pas réapparu), je me retrouvai de nouveau seul avec mon père, avec le corps impassible de mon hyperactif de père, tel que la directrice l'avait découvert deux heures plus tôt avant d'alerter la police.

Nous étions, pour quelques temps encore, tranquilles tous les deux. Je le voyais et il ne me voyait plus – pour peu qu'il m'ait déjà vraiment vu. Je me disais que, désormais, cette occasion ne se représenterait plus guère. Ou plus jamais. Je m'approchai, lui touchai la main, encore un petit peu tiède. On aurait dit que, plus encore que dans le couloir, son costume était devenu beaucoup trop grand pour lui. Je ne savais pas qui avait resserré sa cravate, que je me souvenais l'avoir vu dénouer un peu après qu'il eût avalé les deux flacons d'un geste brusque. J'ignorais aussi qui avait peigné la masse grise de ses cheveux et redessiné sa raie, ni qui avait rassemblé ses deux mains à hauteur d'estomac et glissé dessous ses grosses lunettes. C'était peut-être moi, mais je ne le croyais pas. Son teint était plus cireux et ses joues plus creusées encore qu'à son arrivée. Mais je n'eus pas de peine à me convaincre qu'il s'agissait bien du même homme tant il semblait se reposer en attendant de se lever pour continuer à vaquer, avec détermination, à son prochain chantier. Et j'étais certain qu'il regrettait encore que ma mère m'eût dissuadé d'ouvrir la demi-bouteille de champagne que j'avais pris l'initiative d'apporter. Moi aussi j'aurais bien aimé trinquer une dernière fois avec lui.

Je ne savais pas où m'asseoir : pas sur le lit, cela aurait été inconvenant auprès d'un mort, un mort qui d'ailleurs, de son vivant, m'avait toujours tenu à distance ; quant au canapé, je le trouvais trop éloigné, en revanche, pour aménager un adieu.

Je fus bientôt délivré du dilemme par le retour bruyant de Delmas, suivi du photographe, du médecin légiste, de Lhuillier et de son comparse.

- « Récapitulons ! », s'agita-t-il, pendant que le médecin et le photographe commençaient sans délai à officier – et que je me demandais si je figurerai, sinon sur les observations du premier, du moins sur les clichés du second ; mais l'attention des deux hommes, comme il se devait, s'était d'emblée centrée sur mon père. « Nous savons donc que la famille Lapassade se pointe à quatorze heures à l'entrée de *L'Albatros*. Enfin, la famille ! Monsieur et madame, pour sûr. Mais le fils n'était pas attendu et il est là malgré tout. Quant à la fille elle n'était pas attendue non plus et de fait elle n'est pas là du tout. A propos, Lhuillier, il faudra me vérifier l'emploi du temps de celle-là ! »

J'eus une bouffée de sympathie pour l'autre policier du binôme, celui auquel Delmas ne s'adressait jamais, ne donnait aucune consigne.

- « A seize heures, madame Poincard, la directrice, est avertie de ce que personne n'est encore sorti du studio des Lapassade. Elle s'en étonne un peu, sans plus ; cela arrive. Mais elle se sent tenue d'aller toquer à la porte, de demander si tout va bien. Enfin, si je peux dire... »

Nul doute que Delmas cherchait là à poser au cheveu-léger de l'humour noir ; pour s'en assurer, il alla quérir le sourire en coin des deux policiers et Lhuillier, bon bougre, s'exécuta.

- « Sur ce, pas de réponse, elle toque de nouveau et finit par entrer en s'excusant d'avance. »

Inexact : madame Poinsard ne s'était pas excusée, elle semblait surtout très inquiète, et tenait à la main une lettre sur laquelle, même de loin, je reconnus la belle écriture, large, pointue et penchée à droite, de ma mère.

- « C'est alors qu'elle trouve le studio vide, sans âme qui vive... »

Nouveau sourire en coin, dont le partage fut cette fois-ci exigé du photographe. Nul ne pouvait alors savoir que moi aussi, à ma façon, je souriais.

- « ... mais avec monsieur Lapassade allongé sur le lit. Son étonnement redouble quand elle constate que la porte-fenêtre est fermée de l'intérieur, avec la clé dans la serrure. Elle va consulter son personnel. Personne n'a vu sortir madame, ni le fiston. Le jardinier, en poste aujourd'hui, lui fait alors remarquer que la voiture dans laquelle les Lapassade sont arrivés, une Toyota Prius blanche, n'est plus sur le parking. Elle décide aussitôt de nous appeler. D'habitude, ici, nous ne le sommes que pour la forme, après la mise en bière des clients de l'établissement, parfois déjà au funérarium municipal. Mais là, la directrice se met à flipper du chignon. Et il y a de quoi ! Vous avez vu les vidéos comme moi, Lhuillier : *nada* de chez *nada* à se mettre sous la dent. Et vous avez entendu la secrétaire à l'accueil, les autres membres de l'équipe : *idem* ! Personne, pas même les caméras, n'a vu personne aller ou venir, encore moins sortir. Nous en sommes là. »

Oui, ils en étaient là. Et moi aussi, j'en étais là. Moi dont personne, en effet, ne décelait la présence entre les quatre murs de ce studio. Une présence insoupçonnable, pourrait-on dire. Une invisibilité, surtout, que j'admettais moins que je ne la comprenais, à moins que ce ne fut l'inverse.

- « Docteur, vos premières conclusions ? »
- « Rien de particulier », fit savoir le légiste en ôtant ses gants et en cochant à la va-vite plusieurs cases sur un formulaire avant de le signer. Il était visiblement pressé de prendre congés. « Pas de traces de coups ou d'autres violences. Pas de signes cliniques évocateurs de collapsus ou d'hémorragie interne. L'autopsie et les prélèvements biologiques devront bien sûr le confirmer, mais le décès résulte vraisemblablement d'une paralysie respiratoire et d'un arrêt cardiaque dus aux barbituriques que *L'Albatros* est réputé procurer, à très forte dose, à ses clients. Comme vous le savez, inspecteur, l'établissement est agréé à cet effet. A toutes fins utiles, je vous suggère de faire examiner ces deux fioles vides que je viens de trouver dans le poing gauche de ce monsieur par ailleurs droitier, si j'en juge d'après une tache d'encre sur son pouce et son index droits. Et puis, pendant que vous y êtes, faites aussi analyser le café séché au fond de ces trois tasses. »
- « C'était bien mon intention, cher docteur », grinça Delmas en tendant deux sachets de plastique à Lhuillier – qui s'autorisa à en passer un à son collègue. « Et puis, soyons fous, embarquons aussi cela ! »

Il désignait du doigt le bloc-notes et le crayon à mine, tous deux marqués du logo de *L'Albatros*, dont j'avais remarqué la présence sur la table basse peu après notre arrivée. L'établissement les mettait délicatement à la disposition de ses hôtes, à toutes fins utiles. Le bloc était vierge de toute écriture. Le crayon, affuté à l'extrême, affichait en lettres dorées sa dureté HB et était surmonté d'une émouvante petite gomme sertie d'une bague elle aussi dorée. Je ne pouvais imaginer que Delmas ou quiconque pût y discerner l'arme de quelque crime que ce soit.

\* \* \*

Et pourtant ! Je jette une dernière poignée de branchettes dans le feu qui s'épuise. L'aube n'en finit pas de faire place à une lumière moins songeuse, à des souvenirs moins réfrigérants. Des souvenirs, j'exagère. Des phrases éparses, plutôt, et puis seulement des mots qui surnagent, et pour finir un brouhaha ou même une brume sonore et, entre les volutes, des gestes étonnants.

Je me souviens m'être assis sur le fauteuil, face à mes parents installés sur le canapé et tournés l'un vers l'autre, les yeux dans les yeux ou à peu près. Au début je ne dis rien, je respecte, ils chuchotent ou à peu près. C'est alors que je sors de mon sac une demi-bouteille de champagne et la libère du sac isotherme où, juste avant de partir de chez moi, je l'avais blottie. Je désigne les coupes déposées sur une étagère à côté de la cafetière électrique et des tasses. En vain, comme je l'ai déjà dit. C'est certes maladroit, ou précipité, mais j'aime me rendre utile, sinon serviable. Au fond, ma mère a raison – une fois de plus, selon elle – d'écarter d'un geste mon invitation et de penser ce que je suis certain qu'elle pense : l'ivresse, ici, est superflue.

Il est vrai que la situation y supplée assez vite. Je tends l'oreille, me sentant encore concerné à ce stade. J'observe que ce n'est pas au fond de sa poche, comme à son accoutumée, mais sur la table basse que mon père a posé les clés de la voiture, à côté du fameux bloc et du fameux crayon. C'est un premier signe, mais je n'y repenserai que plus tard dans la soirée.

Les chuchotis persistants de mes parents me titillent sur le sens de ma présence ici, si près d'eux. Il est bien temps de me le demander ! Je me propose, je leur propose, de sortir me consacrer le temps qu'il leur semblera bon à l'examen approfondi des hortensias qui se pavanent et jubilent sous le soleil juvénile de ce début d'après-midi. Ils m'en dissuadent. Puis soudain, comme en s'adressant à moi mais en continuant à fixer mon père, ma mère élève la voix au niveau d'une ébauche de confiance partagée.

- « Tu sais, à nos âges, il faut bien que l'un des deux commence, qu'il montre la voie. Je sens que j'ai la force et la motivation d'indiquer le chemin de la mort qui s'approche. De m'en faire le guide avant de fermer la marche. Je vais le dire autrement : le fait d'être l'auteure de cette double épreuve me rendra plus apte à y faire face. Comprenez-bien tous deux qu'il faut plus de courage pour effacer l'autre que pour s'effacer soi-même. »

Si elle le dit ! Mon père, en tout cas, hoche gravement la tête. Je présume qu'en ce point crucial de son existence, les abnégations de l'amour conjugal, aveugle et exclusif, atteignent leur zénith, ou peut-être leur nadir. Quoiqu'il en soit, je salue les artistes, j'applaudis une dernière fois leur coalition. La fusion de leurs tendres intransigeances, qui m'a tant exaspéré, parvient à me toucher. Qui des

deux doit partir en premier est une question subsidiaire, puisque déjà réglée : peu importe par qui et à l'intention de qui.

Il m'est offert – mais pas à ma sœur – d'assister à cette ultime délibération. Pourquoi donc, et à quel prix ? Déjà, j'entends moins ce qu'ils disent. J'aperçois comme à travers un voile étoilé mon père préparer le café et n'en servir que deux tasses. Je me vois me lever pour me servir la mienne. Essayer de parler, de poser une question. Mais, comme dans un cauchemar, ma bouche s'ouvre et aucun son n'en sort. Peut-être ma mère me tend-elle une petite cuillère, du sucre, mais peut-être n'en fait-elle rien. Je perçois de nouveau leurs murmures, certains des mots qui en émergent et replongent aussitôt et puis qui finissent par flotter. Le passé déploie sous mes yeux de gros efforts pour me rattraper.

Au fond, me dis-je en me laissant porter par la scène qu'ils me donnent à voir et à entendre par bribes, au fond, non, ils n'ont pas vraiment changé. Attendants, communiant harmonieusement, plus que jamais, pour le meilleur et pour le pire. A la vie, à la mort. Je pourrais ne pas être là, je ne devrais pas l'être. J'aurais même refusé si on m'avait demandé, mais ils m'ont invité. Invité tout d'abord à venir au monde et, maintenant, à être témoin de comment ils le quittent. Et s'ils communient encore une fois, en cette occasion, c'est dans l'art, subtil et abouti, de m'effacer. Effacer la tache que je suis pour ma mère, tant elle aime les taches, tant elle aime la tâche infinie à laquelle elle s'est pliée de les traquer, d'y consacrer une énergie folle. Effacer l'aberration que je suis devenu pour mon père, celle de l'autonomie affirmée, celle de l'indifférence pour les chefs et pour tout ce qu'ils exigent. En résumé : effacer non pas qui je suis – cela ils l'ignorent – , mais ce à quoi je ressemble à leurs yeux. Ou ce à quoi je risque de ressembler. Ceci dit, ils m'aiment trop, ou sont censés trop m'aimer, pour vouloir me tuer. Me tuer avec eux par exemple, en grande classe. Non, me gommer leur suffit. Que mon image ne soit définitivement plus à leur charge. Eux-mêmes, d'ailleurs, ce n'est pas en parents qu'ils entendent mourir, mais en amants sincères. Qui le leur reprocherait ?

Cependant, je commence à réaliser que ma mère a joliment manigancé toute cette affaire. Bravache, elle a assumé sans faillir l'option « Je te suicide, mon amour », ne précisant que maintenant, en sourdine, l'intention qui la guide, sa stratégie presque : « c'est pour que ta mort appelle plus aisément la mienne ». La vie m'a appris que les femmes aiment le plus souvent exciter le désir des hommes : y compris, donc, celui de mourir ? Le fait est que mon père se fait aisément consentant, l'amour et la reconnaissance l'aveuglent, je le vois ne cesser d'opiner à tout ce que ma mère lui propose. Lui, l'organisateur compulsif, apprécie en connaisseur son organisation à elle. Je crois qu'il s'enquiert un peu des modalités pratiques. Mais pour le reste, il accepte assez vite, sans vraiment barguigner, de passer le premier de vie à trépas. Voilà. Ils sont tous les deux magnifiques de cohésion, absolument sincères et confiants. Vraiment attendrissants, je l'ai dit.

Toutefois, au-delà des effluves, me revient la même question : « qu'est-ce que, bon sang, je fais-là ? »

Et, tout d'abord, que leur a-t-il pris, jeunes tourtereaux, de vouloir faire comme tout le monde, d'avoir des enfants ? Pourquoi s'infliger de telles contraintes ? A qui donc croit-on faire plaisir de la sorte ? Est-ce vraiment là sinon la meilleure du moins la seule façon de donner du sens à sa vie ? Devenir le *factotum* de la généalogie, cela pourtant se discute. Vous n'en avez rien fait – vous n'avez

jamais été les champions de la remise en cause des consignes, vous n'avez pas été les seuls à les exécuter sans discussion. Et c'est ainsi que nous vînmes, ma sœur et moi. Sur les photos, vous souriez à pleines dents aux bébés que nous sommes, mais ce ne sont que les reliquats de votre jeunesse qui parviennent encore à vous réjouir ainsi. En réalité, vous avez déjà cosigné et endossé le contrat parental le plus courant : devoir rechercher puis assurer les conditions du bien-être de vos enfants s'y paye au prix de l'anxiété qui vous saisit en permanence à ce sujet. Vous vous demandez tacitement, mais un peu tard, si vous avez vraiment choisi de subir ce fardeau. Après quoi, vous rejoignez en hochant la tête la soupière qui fume au centre de la table familiale. La soupe, ça fait grandir, dites-vous, et tant pis si ça fait prématurément vieillir aussi.

Alors vous avez fait comme tous les parents au monde, vous vous êtes voulus parfaits. Et dès que cela se fut avéré impossible, vous êtes devenus, fort logiquement et comme eux tous, des parents déçus. Plus souvent inquiets que satisfaits de voir vos enfants grandir en autonomie, vous eurent bientôt besoin d'alliés. Pour ce qui me concerne, ce fut à l'école que vous trouvèrent les principaux, les plus constants, du moins au début. Ce fut avec elle que vous initièrent le processus d'effacement. D'étouffement radical de ma parole. Non seulement vous aviez de longue date toujours raison, je l'ai dit, c'était votre force ; mais de surcroît, et bien qu'autrement, l'école avait raison aussi ! Pauvre de moi ! J'assistais à la capitulation consentie de mes deux parents devant une hégémonie scolaire qui, loin de remplacer ou abolir la leur, venait au contraire la conforter, lui offrir de nouvelles perspectives. Sans jamais la contredire, il fallait à la maison exécuter ses directives de normalisation accrue, redoubler parfois ses exigences, approuver les principes de surveillance et de contrainte désormais promus par une coalition d'adultes. J'ai bien essayé de planter ma plume dans l'encrier de la révolte, mais le buvard en a vite eu raison. Le buvard, tout en figurant un étrange miroir, préfigurait la gomme. Moyennant quoi je suis sorti de l'école à peu près sage et à peu près savant.

Assez savant en l'occurrence pour pouvoir comprendre et exprimer à la place de mes parents, aujourd'hui, leurs vifs regrets de m'avoir donné la vie, « mis au monde » dit-on, puis d'avoir tenté de m'élever, dit-on encore. Assez savant aussi pour craindre que mes propres enfants en viennent un jour à me questionner à ce même propos ? Mais non, je n'ai pas de « regrets » à leur sujet. Leurs grands-parents, en revanche, en eurent donc d'énormes au mien : malgré l'école, ou peut-être grâce à elle, je devins tel, dès l'adolescence, qu'ils se mirent à éprouver une honte durable à mon égard. Et à me le faire savoir, ainsi qu'à certains de leurs proches. La « honte » : ce mot écueil de mes souvenirs m'a longtemps alpagné. Bien sûr ils avaient en réalité moins honte de ce que j'étais devenu à leurs yeux que de n'avoir pas su ou pas pu m'empêcher de le devenir. Ils m'avaient certes reconnu à la naissance, j'étais alors la chair de leur chair, mais peu à peu ils ne me reconnaissaient plus. Ne se reconnaissaient plus en moi. C'était leur échec. Alors, quand le constat des différences a confiné au scandale, que pouvaient-ils faire d'autre que pleurer et se cacher le visage au creux de leurs quatre mains ? Impuissant face à leur désarroi, j'y ai longtemps compati. Tout en poursuivant mon chemin, résolument orthogonal au leur.

Mais aujourd'hui, pour moi, la « honte » est bue – après qu'elle me soit longtemps restée coincée au travers de la gorge : tout de même, qu'auraient-ils dit de ma sœur s'ils avaient su qu'elle s'était un temps prostituée ?

La honte est avalée, donc, ou plutôt : effacée avec tout le reste. Tant qu'ils sont dépendants, les enfants parviennent à attirer une attention factice, une vigilance plutôt qu'une attention. Il convient de leur tenir la main même quand ils gesticulent pour qu'on la leur lâche. Pourquoi ne pas les négliger ensuite quand ils s'éloignent pour de bon, les oublier peut-être et, le moment venu, les biffer de sa conscience ? L'école le fait bien, elle, avec ses bons et ses mauvais « élèves » ! Or ce moment est venu. Celui où mes parents redécouvrent enfin, au seuil choisi de leur vie, qu'il n'y avait nulle obligation à « avoir des enfants » si c'était, au total, pour échouer à les posséder. Mais c'est le moment aussi où j'observe, avec regret et soumission, qu'il y a malgré tout une sorte d'obligation à « avoir des parents » – avant d'être parent à son tour. A se laisser guider par eux au tout début, pur et fragile objet de leurs desseins, pour en venir bien plus tard à devoir les accompagner coûte que coûte.

Le café est froid, maintenant. Personne n'a voulu d'une autre tasse. De là où je suis, à travers un brouillard d'émotions sans âge, je vois mon père boire d'un coup le contenu des deux flacons avec une pudique grimace, puis desserrer sa cravate. Ma mère le guide vers le lit et s'assoit à ses côtés. Elle entreprend d'ôter une à une les peluches que fait la couverture. Puis elle prend sa main dans la sienne et, de l'autre, lui caresse le front, éponge la commissure de ses lèvres. Elle lui parle. Je me retourne et me bouche les oreilles.

Un peu plus tard, je me lève. Je pense à ma femme, à mes trois grands enfants : que font-ils à cette heure ? Je me dis, en pilotage automatique, que je dois aller saluer mon père (l'horrible mot de dépouille me vient à l'esprit). Que je dois m'approcher de ma mère et la reconforter. Mais elle est déjà debout. Après avoir posé un long et dernier regard en direction du lit, elle se dirige vers la porte-fenêtre. Se saisissant des clés de la voiture restées sur la table basse, elle passe devant moi en baissant la tête.

- « Reste donc un peu avec ton père. Tu fermeras juste à clé derrière moi... », me dit-elle avant de s'éclipser et, en boitant un peu au milieu de la haie d'honneur que lui font les hortensias, de rejoindre le parking.

Et moi, sans réfléchir, pour ne pas lui faire une ultime peine, je referme derrière elle, en laissant la clé dans la serrure. Au cas où ...

\* \* \*

L'inspecteur Delmas rendit une troisième visite au studio, accompagné cette fois de la seule directrice. Il n'en savait guère plus sur Joseph Lapassade, ni sur ce qu'il faisait là, vêtu de raide sur ce lit. A défaut, il venait informer madame Poincard de ce qu'il ne fallait plus toucher à rien sans consigne du procureur ; il allait d'ailleurs poser des scellés sur la porte du studio après leur sortie. Mais elle semblait autrement soucieuse, tournicotait sur place, sa main agitant de nouveau la même feuille que tout à l'heure. Delmas l'interrogea du regard.

- « Oui, j'ai ressorti cette après-midi la lettre de motivation et de décharge que madame Lapassade, comme tous nos clients, avait rédigée à ma demande. J'hésitais à vous la montrer. Elle ne dit pas clairement... »

- « Pas clairement quoi ? Lisez-là donc, je suis tout ouïe ! »
- « Bien. Jugez-en par vous-même. »

Delmas s'installa sur le canapé.

*« Chère Madame Poinard,*

*Mon époux et moi-même sommes parvenus, aux âges qui sont les nôtres, au constat que notre vie n'est plus vivable et à la conclusion qu'il convient donc d'y mettre un terme. Nous sommes trop seuls, sans utilité sociale, menacés par la déchéance et bientôt par la dépendance, physiques et psychiques. Nous voyons peu nos enfants, nos amis s'éteignent l'un après l'autre. C'est pourquoi, comme je vous l'ai expliqué au téléphone et comme je vous le confirme ici par écrit, moi Claudine Lapassade, encore saine de corps et d'esprit mais plus pour longtemps, et ayant bien pesé toutes les conséquences de cette situation, j'ai décidé de prendre l'initiative. Pour sortir de l'impasse, il n'y a qu'une seule issue pour nous : affirmer que nous sommes, sur cette terre, propriétaires de nos vies. Je tiens ici à préciser que mon mari, Joseph Lapassade, bien que longtemps hésitant, a fini par rejoindre mon point de vue. Il n'oppose aucun obstacle à ma résolution. Nous nous accompagnons solidairement dans cette démarche.*

*Je tiens donc à vous remercier d'avoir bien voulu placer à notre service, et pour commencer au mien, l'expertise avérée de votre établissement en matière de suicide assisté. Et je vous décharge par la présente de toute responsabilité morale et juridique quant à l'usage que je m'appête à faire de cette expertise.*

*Avec mes remerciements et mes respectueuses salutations. »*

- « Daté du début du mois, signé », conclut madame Poinard en repliant le feuillet, que Delmas se fit un devoir de confisquer. « C'est parfait. Et très bien écrit. D'une belle écriture, même. Juridiquement parlant, ça me convient tout à fait. Pourtant... Avez-vous comme moi remarqué... ? »
- « Remarqué quoi ? », rugit l'inspecteur. « C'est vous la professionnelle, que diable ! Et ce n'est pas la première fois qu'on se retrouve chez vous, non ? Alors dites-moi : qu'aurais-je du remarquer ? »
- « Eh bien on dirait... qu'elle n'écrit jamais clairement... qui va mourir dans le couple... »
- « Mouaih, peut-être, mais cela ne m'aide guère. Pour moi les choses sont aussi claires que compliquées. Soit le pauvre vieux bonhomme a tranquillement bu ses fioles avec l'accord des deux autres. Soit c'est l'un de ceux-là qui les lui a fait boire et les lui a ensuite fourrées dans la main gauche alors qu'il est droitier, comme je l'ai fait remarquer au toubib. Alors que préférez-vous : harmonie familiale totale, ou violence inouïe ? Un parricide peut-être. La mère complice, qui sait ? Toujours est-il qu'ils se sont envolés tous deux, on ne sait comment, vous abandonnant ici le corps de ce brave Joseph ! »
- « Oui, mais sans l'âne et sans le bœuf. »

La directrice s'efforçait de sourire, même si Delmas semblait trop païen pour saisir la référence. Elle avait surtout compris qu'elle n'allait pas sortir indemne de cette histoire de fous, que la réputation de son établissement – et, avec lui, la noble cause qu'il sert – étaient peut-être en jeu.

- « Avec la circonstance aggravante », reprit-elle, « que la Toyota blanche a disparu du parking. »
- « Oui, et alors ? »
- « Ça ne joue pas en faveur de la mère et du fils. »
- « Je vois. Vous vous blindez. Vous préférez accuser vos clients. Mais vous n'expliquez rien. Je vous rappelle que c'est dans vos murs que ces deux-là ont tout d'abord disparu. »

J'aimerais dire que je n'ai pas disparu.

- « Je n'accuse personne. Et notez bien que vos deux hommes ont fouillé en vain tout l'établissement, qui n'est d'ailleurs pas si grand ! »
- « Oui, je sais. Allons, sortons d'ici. Je vais mettre les scellés. Tiens, qu'est-ce que c'est, ça ? »

Se penchant, Delmas ramassait un minuscule objet au pied du canapé. Soulevant ses lunettes, il le considéra longuement du bout de l'œil. Je m'approchai, curieux.

- « Ça nous avait échappé. Qu'est-ce donc ? Comme un bout de gomme. Quelle importance ? Ah, j'y suis, c'est une de ces petites gommes qu'on insère au bout des crayons. »
- « Oui, nous plaçons toujours l'un de ces crayons dans nos chambres. » On aurait dit qu'elle s'en excusait presque.
- « Avec un bloc-notes, je sais, j'ai mis tout cela sous plastique tout à l'heure. Du coup, j'allais oublier !... Il n'y a pas de petits indices ! »

Et, sortant un nouveau sac de sa poche, il y glissa la mini-gomme en éclatant de rire et en baragouinant pour lui-même quelques considérations confuses sur l'importance de l'ADN. Je rigolais moins. J'avais décidé de les suivre. Je considérais une dernière fois le corps de mon père. Je regrettais une dernière fois aussi qu'il ait depuis si longtemps anticipé sa mort en reniant – jusqu'à refuser de le voir – tout ce qui, venant de lui, venait aussi après lui et pouvait se prolonger sans lui. Allez, adieu, mon père ! On aurait pu causer. Mais je suis sans rancune. Sans aucune rancune.

Je quittai les lieux dans les pas de l'inspecteur et de la directrice, non sans assister à la cérémonie des scellés. J'aurais pu attendre et sortir un peu plus tard par la porte-fenêtre, mais j'avais promis à ma mère de la laisser close. J'ai donc remonté le couloir à mon rythme. Un peu devant, Delmas prenait congés. Je suis allé vers la sortie les mains dans les poches, personne ne m'a salué, pas même au stand d'accueil pourtant si affable, même à cette heure tardive. Et je me suis retrouvé dehors, sans rien avoir de précis à faire, par une douce soirée de juin.

Alors j'ai traversé le parking puis, tout au bout, la route, et je suis parti en direction de la proche forêt. Après avoir grimpé un long coteau couvert de hautes graminées, je m'y suis engouffré, pas même essoufflé. J'avais remarqué les lieux en arrivant dans la Toyota, et j'avais déjà senti le puissant appel des arbres. J'avais cru devoir le repousser. Et maintenant, j'y étais enfin, bien à l'abri parmi ces vigoureux copains, en contact du bout des bras avec leur rude écorce, paisible sous le ciel

frotté de lune de leur canopée. Le crépuscule laissait juste assez de lumière au cœur des clairières pour que je repère un beau grand chemin moussu qui naissait de l'une d'elles. Je le suivis quelques temps, et c'est ainsi que je découvris cette forge abandonnée. Je n'avais pas envie de rentrer chez moi, et encore moins d'essayer de le faire : je décidai de passer la nuit entre ces vieilles pierres, sous cette charpente à moitié effondrée.

M'y voici toujours en ce matin qui se lève. L'envie m'est passée de somnoler. Mon carnet est plein, ou presque. J'ai eu tout mon temps pour laisser l'après-midi défiler lentement, en désordre, sur les écrans de mon songe éveillé. Le feu, bien vif en début de nuit – j'avais trouvé quelques rares buches aux alentours, et le briquet dans ma poche avec les cigarettes – , le feu donc me revigorait et faisait merveille. Il excitait mes souvenirs, il éclairait les pages du carnet d'une douce lumière, dansante et jaune, mais laissait bien des points dans l'ombre de l'imprécision.

Par exemple : on me soupçonne pour la forme d'être parricide, mais ai-je vraiment accédé au statut d'orphelin ? Pour une raison ou une autre, le cas me semble loin d'être tranché. Le statut de ma mère est moins enviable encore. Après avoir, à sa façon, tué le mari, effacé le fils tout en écartant la fille, déjà plus épouse et plus vraiment mère, va-t-elle longtemps supporter d'être redevenue juste une femme ? Pensera-t-elle y gagner ou y perdre ? Combien de temps va-t-elle tenir ?

Moi je sais bien qu'au sortir de la forge je finirai par rejoindre ma vie sociale et familiale. Mais je ne suis pas pressé. Ce qui vient de se passer concerne d'ailleurs assez peu mes trois enfants. C'est-à-dire : ils ne sont déjà plus concernés – ce sont maintenant des adultes – ou pas encore – ils ne sont pas assez motivés pour prendre le relais de l'œuvre d'effacement. Le fait est que je ne sais pas encore comment je vais maintenant leur parler de leurs grands-parents. J'éviterai juste la vérité.

Il ne me reste que peu de lignes sur cette dernière page. Or voici que je suis sorti de ma rêverie familiale par la voix de l'inspecteur Delmas. Un peu lointaine, mais elle s'approche. Il n'est pas seul. Je crois comprendre qu'il explique à peu près ceci à ses hommes :

- « *Primo*, la Toyota Prius est de retour sur le parking, on ne sait pas quand. *Deuxio*, on nous a signalé une fumée inhabituelle venant de la forêt proche de *L'Albatros*. Bien visible sous la lune. *Tercio*, cette affaire Lapassade est de plus en plus louche, je n'y pige toujours rien, raison de plus pour aller voir ».

Eh bien viens donc voir, monsieur l'inspecteur, si tu le souhaites vraiment. Mais non : tu examines le feu qui rougeoie et fume encore, tu observes du bout du pied le matelas de paille que j'y ai rassemblé tout près. Tu découvres même mon gobelet tout cabossé. Vas-tu le glisser dans un autre sac plastique ? Oui, tu vois tout cela, mais tu ne me vois toujours pas. D'ailleurs, tu ne m'as jamais vu.

C'est sur ces mots que je termine presque la page. Avant de quitter cette forge, je vais laisser le carnet bien en évidence sur cette étagère que j'aperçois là, tout près de la porte dégondée. Je suis persuadé que quelqu'un de l'escouade va bien finir par le trouver. Te le remettre peut-être. Ou pas.

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**NOUVELLES**  
**L'effacement - 2021**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

**Courriel de l'auteur** : [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur** : <https://www.frederic-jesu.net>

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2022**

**Paris, 2022**

**ISBN 979-10-394-0618-5**